

## L'énigme du Temps

Guylaine Massoutre

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14828ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Massoutre, G. (1996). L'énigme du Temps. *Moebius*, (69-70), 139–146.

GUYLAINE MASSOUTRE

*L'énigme du Temps*

La vie vacille, la nuit. Une flamme échappée d'une palette fauve donne aux reliefs nocturnes des ombres variées. Un regard s'éteint, tandis qu'un filet d'argent coule aux commissures de lèvres déjà closes. Dans la pénombre, un sphinx noir veille en arrière d'un gisant; entre ses griffes pendent quelques longs cheveux blancs. Cette scène imaginaire se passe dans un livre d'art, consacré à Léonor Fini. Happé par l'intensité des teintes contrastantes, mon regard à son tour s'obscurcit.

C'est en ce jour l'enterrement de notre aïeule. La famille est réunie au grand complet. Le cortège noir et digne s'étire dans la campagne pour saluer une vie qui passe aux couleurs de la nuit. Si les têtes se penchent, c'est qu'on chuchote calmement quelque confiance dans les rangs épars. La mort, incartade de l'être, efface un langage; nous ne savons pas au juste ce qui nous a quittés. Une brève secousse, quelque part, consacre la fragilité du temps. Une brèche, à peine ouverte, perce un jour dans notre loquacité habituelle. Un espace se vide comme une trouée dans les nuages; pourtant, le ciel est clair, résolument impassible et serein. Je m'écarte dans une géographie imaginaire, en un territoire glacé de silence où se dispose ma mémoire. Et je pars pour Montréal, quelques mois plus tard.

Pendant quatre ans, la mort a rôdé autour d'elle. Durant ce temps, je mets au point ce projet qui me transporte sur un autre continent; je guette le seuil de l'échappée comme l'animal la porte de sa cage. C'est le moment des dernières dispositions. Avant de m'expulser à vitesse vertigineuse, je fais le plein : j'enfouis des trésors de sensations dans mes bagages.

Seize ans ont passé. Les liens familiaux se sont dénoués, refaits, défaites, inventés. La terre qui recouvre les bouches invisibles est un bâillon tranquille qui laisse les images abolies errer dans son chant quotidien; le chœur des vivants se passe de tout accompagnement. Mais voici qu'un simple coup de téléphone vient secouer soudainement l'étendue morne de l'oubli. Une sentinelle se dresse sur le quivive; une voix étrange envahit la nuit.

Je me souviens à peine de mon cousin Germain. J'ai renoncé, depuis longtemps, à lui rendre visite, tout comme à lui écrire. Mais en ce jour de Noël, au hasard des échanges aléatoires de fin d'année, il décroche le téléphone et nous voilà en train d'engager une conversation impromptue et maladroite, empêtrée dans tant d'années d'indifférence passive. La surprise nous serre-t-elle la gorge? Non, au contraire, c'est une familiarité immédiate qui détend les usages et écarte les formules vaines, comme nos inconvenances discrètes d'autrefois donnaient un charme même aux moments douloureux.

Sa mémoire est si précise, là, comme une bulle au-dessus du cortège qui retourne au point alpha: la maison des maux, le banc des mots, le coin des faux. Le silence est une large toile de fond, tendue sur la campagne de notre enfance; un théâtre noir, au dais épais, entoure maintenant notre jeu de téléphone, comme autrefois une simple corde tendue entre deux pots de yaourt propageait nos voix aigrettes. Dans les plis de la nuit, entre les fuseaux horaires, les chuchotements des vivants déterrent des cris anciens et un souffle enflammé froisse le grand rideau de l'étang.

Germain n'a jamais été proche de moi. Son visage aux traits tendres et doux, encadré par de longs cheveux bouclés, et son regard d'eau stagnante imposaient le partage d'une intimité sensible; mais pour éviter ce frôlement, pire qu'une griffure, nous choissions la réserve. Germain la fille, l'appelions-nous enfants; la formule ne souffrait aucune correction, et nous la lancions sur tous les tons, avec l'intolérance

outrecuidante que les enfants affichent spontanément dans la moquerie, sans égard aux vexations qu'elle engendre. Le garçon, accoutré d'un masque de femme, ployait de rage sous les quolibets et les sarcasmes. Par le biais fantasque du grotesque, nous donnions la vedette à ce compagnon sans savoir que sa singularité était précisément ce qui nous unissait; le centre vide, travesti au milieu d'un concert de rires et de larmes, renvoyait des images féminines dans un jeu de miroirs, balises disposées aux quatre coins de notre territoire imaginaire. Nous découvriions naïvement toutes les nuances d'une palette teintée de cruauté. Féroces et légers, nous immolions la féminité en scandant «Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer»...

Il faut dire que notre société était orpheline, privée d'emblème maternel. Aussi, en déployant ses bannières aux couleurs de terre, d'étang et d'enfer, elle s'était donné une reine de chiffon; en réalité, nous vivions sous le toit de notre grand-mère avec une marionnette de notre composition, et pour la faire vivre, nous lancions des fripes sur l'éphèbe androgyne, travesti contre son gré. Au milieu de nos jeux, nous entamions inopinément des défilés où se mêlaient des fous rires, des incitations et des invectives réciproques; sous les ardoises du toit familial, reflétant le bleu nuit du ciel, nous inventions les rituels d'un art brut qui célébrait la féminité, non sans apposer au coin de notre théâtre le sceau des forfaits enfantins.

Les tréteaux sont démontés depuis longtemps. *Exit* l'art grotesque du fou du roi et des métamorphoses soudaines. *L'exil* adoucit la fin d'un mot involontaire, inévitable. À écouter Germain au téléphone, dans la paix mutilée de mon cœur, je n'entends plus qu'une voix, et elle me pétrifie. Sans doute cet accent du Sud-Ouest aura-t-il toujours à mes oreilles un charme immédiat et irréversible, reconnaissable entre mille. Dans la saveur retrouvée de ma mémoire, cette voix chaude et maternante déroule sa lenteur et fait vibrer la musicalité de ses voyelles. Subitement, je réalise ce qui, dans ce garçon si

féminin, était insupportable : une lignée de femmes sphinx; c'est la langue maternelle, c'est ma voix que j'entends, amplifiée par l'écho de la distance et du temps.

La voix de Germain me saisit d'émotion et me précipite dans la douleur de la perte et de la séparation de ma mère. Mais du regret fertile, des vestiges émergent à la conscience. Sous les masques de nouveaux accents, de rythmes tardivement appris, de voyelles écourtées, cette tonalité, filtrée par les satellites, me plonge aujourd'hui dans les trésors de mon enfance, et, comme dans la boîte de Pandore sont enfermés tous les esprits du monde, le téléphone retentit directement dans notre passé. Je pense à la précarité de ce contact, quelques minutes chaque année, avec les anciens complices de jeunesse. Notre mémoire, fragments d'un lieu, d'une histoire et d'une somme de jeux, tient à un fil dont les entrelacs se compliquent au gré des exodes singuliers. Mais le sens aujourd'hui perdu des avatars de nos destins se devine au contact qui se rétablit. Comme si la vie, patiente et rusée, n'était que mascarade et pirouettes pour se parler.

Je me repais de la voix modulée de Germain. Malgré sa tessiture grave, je perçois nettement ce qui nous fascinait naguère et que, sans le savoir, nous nommions d'un sarcasme naïf. C'est une voix envoûtante, plus que traînante, dont la mélodie est une barcarolle. On dirait en même temps que le souffle, achoppe sur de la rocaille, comme les godillots envoyaient autrefois rouler les pierres des chemins; du fond de sa gorge, des murets délabrés de pierre sèche, traversant les paysages de mon enfance, courent au long de cette musique dont les qualités visuelles et sonores frappent à nouveau ma sensibilité. C'est une voix mélancolique, ponctuée de points d'orgue dont la pause se perd dans un onirisme lointain; affirmative, cependant, et par là si masculine, elle parle d'un fait saillant — «tu te souviens, la dernière fois...» —, objectif : un voyage en automobile.

Germain évoque l'interminable trajet que nous

effectuons à quatre, de l'église au cimetière, derrière la bière. Je fouille en vain mes souvenirs pour fixer des repères; il insiste. Je ne bronche pas, et devant mon manque d'intérêt, il retient pour soi quelques confidences relatives au monde qui s'est achevé là. Je m'en souviens presque à présent, sans fournir toutefois l'effort suffisant pour plus de précision. Je revois le corbillard se traîner en tête du défilé, tandis que les indications scéniques de Germain produisent simultanément une autre efflorescence du passé. Ces signes corporels, soudain au service d'une dramaturgie de nos vies, bouleversent les règles de la conversation. Les politesses d'usage sont épuisées; la parole, absorbée par la multiplicité des réminiscences désordonnées, disloque le temps en un ballet d'images et de sensations.

En cet instant paradoxal de concentration intense et de distraction absolue, une sensualité ludique, ravivée par la richesse expressive de l'instrument oral, réveille une imagination rétrospective. Noël, fête de la famille et des enfants, célèbre une renaissance où les esprits, échauffés par le vin et la bonne chère, communiaient spontanément. Sur une partition de nativité, le téléphone berce ma mémoire dans une composition à trois temps, grâce à quelques mots jetés à tire-d'aile.

Je pense au Causse, dont les fromages aux saveurs d'herbes aromatiques sont à ce moment-ci sur la table ancestrale. Un goût d'ail et de serpolet envahit mes papilles; des asperges, des noix et du miel s'ajoutent goulûment au bouquet de fragrances que des monticules de farces chimériques laissent exhaler. Ce Causse de notre nom — Lacan —, maternel pour moi, paternel pour Germain, il a la charge d'en entretenir le symbole. Mais une étendue plus aride qu'un désert de pierre nous sépare; je sens Germain reculer, la main raidie sur le combiné, et quelque chose d'immobile grandit en silence, tandis que s'accuse cette distance qui nous sépare des bonheurs passés. L'état de jeu s'est consumé comme une braise. Les formules d'usage, vaines, tombent dans un océan de néant.

Je lui parle alors de sa fille, que je ne connais pas; il dit étourdiment qu'elle est souvent dans la lune. Ce mot matérialise la mer de la Tranquillité; un espace de mort glace à nouveau l'évocation de l'enfance. Je sens passer, dans la relation du père et de sa fille qu'il décrit, la sommation de présence féminine qui accompagnait autrefois nos pitreries outrancières. Les joies de la table n'effacent pas tout à fait la perte irréparable; mais le plaisir de partager des souvenirs diffus restaure le sens des rites de Noël, le réveillon des mots. Le banquet de cette nuit, différé dans l'espace et dans le temps, célèbre la vie en courtisant la mort. Nous évoquons des cérémonies et des photographies d'enfants. Il dit que sa fille n'est jamais sans lui.

Le monde d'hier est aujourd'hui fané. Sorti de la réalité tangible, un espace virtuel, illimité et exempt de féerie, ouvre notre avenir. Nous tournons ensemble les pages d'une histoire chiffrée, dans un livre où tout dort. Du lieu où nos aïeux plantèrent jadis le mai, un courant d'air froid surgit. Le téléphone résonne dans le creux d'un langage prêt aux froideurs fantastiques. La voix de Germain est une main courante, jetée dans un aven profond du sol quercinois.

Pourtant, les gasconnades sentent toujours bon. Le réveillon de Noël, avec ses huîtres en folie, ses foies truffés onctueux, ses fruits givrés et ses chocolats en papillotes dorées, son oie juteuse et son canard gras, rôtis à merveille, ravive les couleurs du feu de cheminée et les ombres démesurées des bougies sur les vieilles bouteilles de bordeaux entamées. Je veille, en cette nuit, sur mon passé qui flambe en dégageant une chaleur sans joie, mais qui distille, miraculeusement intact, le souvenir des saveurs confites et des douceurs salées-sucrées de la fête de fin d'année.

Je songe à ce rapport obscur au féminin, tourné en mascarade dans nos jeux enfantins. Si le désir y jetait son empreinte, je sais que plus encore notre identité s'y est construite : nous filles, nous portions

haut le chaînon manquant dans ce clan, et fustigions le masculin, coincé dans la superbe qu'il affichait devant nous; nous étions la relève des mondes archaïsants de la campagne. Entre le féminin et le masculin, la coutume avait institué des ruptures. Le féminin y jouait un rôle mal défini, ouvrant un monde flou, instable mais prometteur; on exigeait qu'il fasse ses preuves. Le masculin, quant à lui prisonnier d'une domination chancelante, involontaire et coupable, s'incarnait dans un univers en pleine métamorphose.

Dans le vieux logis familial, les premières lueurs blanches du matin traversent les rideaux; sous d'épais édredons de plume sont blotties, soupirant d'aise dans leur sommeil profond, une volée de petites filles aux âmes vertes. Elles incarnent aujourd'hui le féminin masqué que promettaient nos jeux. Sous le regard enveloppant de leurs pères, elles représentent la nouvelle énigme souveraine de l'allégorie du Temps. En attendant que le sphinx hermaphrodite résorbe en son corps l'ogre dévorant et l'ange protecteur, l'inconscient du clan trahit sa dynamique des renversements. Notre microsociété libre, enracinée comme une ronce entre trois vieilles pierres, propriétaire patentée d'un royaume imaginaire, d'un territoire vaste et de quelques océans, poursuit sa confrontation dramatique de l'inter-dire. On entend dire non. La lune nous reflète ses mirages sépia; les griffes noires du temps passent au-dessus de nos têtes, nous laissant qui une calvitie — le cause — qui des cheveux blancs.

Le sol est blanc sur les hauts plateaux arides, hiver comme été. La civilisation s'y efface tranquillement, enfermant dans de longs corridors suintant de sources vives les images heureuses de notre préhistoire; la tête haute au-dessus de notre nom, nous foulons un désert de pierres éternelles. En écaillant un coin d'ardoise, ramassée lors d'un voyage, pour y inscrire mon nom, j'ouvre l'espace gelé de ma mémoire: la blancheur éclatante de la neige célèbre maintenant janvier. En ces premiers jours de l'année, la barcarolle qui m'attire dans le murmure de ces



*mots sans importance*, dont les notes lentement répétées distillent avec suavité cette flaveur d'enfance, berce tous les enfants qui par instinct habitent la vérité de l'instant. Je referme mon livre aux images porte-parole, insoumise à l'allégorie du temps pétrifié, mais consentante au tableau de Léonor Fini qui réveille à ma mémoire l'élan vital du Temps.